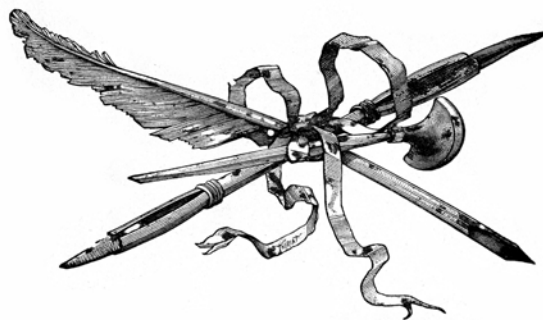


L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL
HEBDOMADAIRE

Droits de reproduction réservés pour tous pays.



Jean Labadié, « Une visite aux fouilles de Glozel »,
L'illustration, 3 septembre 1927, pages 212-216.

Edition, annotation et présentation de Joseph GRIVEL © 2003

Jean Labadié, qui signe également ses articles Jean Cabrerets, du nom d'une grotte du Lot qu'il avait autrefois fouillée, se rend à Glozel les 5 et 6 mai 1927. Cette époque constitue un bref havre de paix dans le déroulement tumultueux de l'affaire de Glozel. Les quelques doutes exprimés jusqu'alors à propos de l'authenticité se sont momentanément tus. Et la question n'est plus que celle de l'ancrage chronologique des découvertes. Deux thèses rivalisent : le gallo-romain de Jullian et le néolithique ancien de Morlet et de ses partisans.

L'article de Jean Labadié rend compte de ce débat. Mais il est surtout précieux pour l'information qu'il livre à propos du gisement, et en particulier des conditions de découverte des objets et des modalités d'exhumation du mobilier de terre cuite redevenu malléable. Il est dommage que les photographies, qui accompagnent l'article, soient reproduites sur zinc avec quadrillage, et par conséquent résistent mal à l'agrandissement. Ces nombreuses images du champ de fouilles, dont la plus ancienne photographie de la fosse ovale, prise par Benoît Clément, n'en restent pas moins des documents importants pour l'étude du gisement.

C'est aussi la première incursion de Glozel dans *L'illustration*. Déjà accueilli de façon princière dans le *Mercur de France* depuis un an et demi, Glozel a les honneurs d'une revue illustre et populaire. On peut d'ailleurs se demander si ce succès médiatique n'a pas constitué un des motifs de la violente hostilité qui se dresse brutalement contre les découvertes bourbonnaises à partir du second semestre 1927...



Le champ des fouilles de Glozel.

Au premier plan, le docteur Morlet ; au second, M. Emile Fradin ; au fond, le vallon du Vareille.

ARCHEOLOGUES ET HISTORIENS EN CHAMP CLOS

UNE VISITE AUX FOUILLES DE GLOZEL

C'est une belle dispute que cette affaire de Glozel dont retentissent, depuis un an, la vénérable Académie des inscriptions, le monde des archéologues et celui des préhistoriens. Le champ clos qui fournit à profusion les armes du tournoi sous forme d'objets les plus hétéroclites est l'un des coins les plus reculés « de la Gaule du troisième siècle », affirme M. Camille Jullian, – « de la France néolithique ! » rétorquent ensemble MM. Salomon Reinach et J. Loth. Divergence d'opinions dont la science irrécusable établit aux yeux du profane une belle incertitude de 50 à 60 siècles. C'est plus qu'il n'en faut pour élever à la dignité classique un gisement d'archéologie unique en son genre et dont personne, du reste, ne conteste plus l'authenticité.

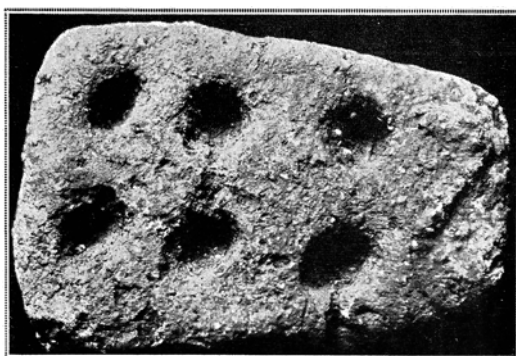
Sans attendre davantage un accord improbable de thèses aussi contraires, nous allons essayer d'exposer en toute impartialité l'état actuel des fouilles aussi bien que celui des idées qui voltigent au-dessus, tels des feux follets sur un vieux cimetière.

Sans idée préconçue et sans d'autre parti pris que celui d'ignorer si j'allais débarquer en territoire préhistorique ou dans la Gaule des derniers Césars, j'ai donc pris mon billet pour Vichy, d'où l'automobile du docteur Morlet me permit d'atteindre l'énigmatique Glozel. Les fouilles, interrompues par l'hiver, y sont de nouveau reprises.

Cependant que le moteur attaque en grognant les premières pentes du Forez ¹, le docteur m'explique que nous allons bel et bien rendre visite à des mânes préhistoriques, nullement gallo-romains, et, comme première preuve, me remet un exemplaire du fascicule

creux. L'auto s'y engage entre deux haies de ronces, manque de s'y enliser comme, naguère, celle du roi de Roumanie ³, et nous stoppons, après 200 mètres de fondrières, entre les quatre maisons du « village » de Glozel. L'une d'elles appartient aux Fradin, paysans aisés ⁴, propriétaires du champ désormais célèbre qui prétend à étiqueter un nouvel « âge » de l'humanité, le « glozélien ». Emile Fradin nous conte l'histoire captivante de sa découverte.

Le 1^{er} mars 1924, le jeune Emile tenait les mancherons de sa charrue que tirait une paire de bœufs aiguillonnés par son grand-père. L'attelage entamait, ce jour-là, le labour d'un terrain encore vierge du soc. Boisé de vernes et de hêtres, couvert de ronces et de fougères, le champ venait d'être préparé par un défrichement au pic. Les ouvriers, en attaquant les souches demeurées en terre, avaient mis au jour des poteries auxquelles nul ne prit garde et qui volèrent en éclats. En un certain point, les ouvriers avaient même rencontré une « roche » sur laquelle leurs pioches n'avaient pas insisté. Passant à cet endroit précis, le 1^{er} mars, la charrue d'Emile Fradin reçut un choc et mit au jour deux briques. Elles portaient des creux – des « cupules », diront les préhistoriens – dans lesquels M. Fradin



Une des briques à « cupules » de la première fosse.

Ces cupules s'emboîtaient dans les mamelons correspondants d'une brique jumelle.

pensa reconnaître des marques de doigts enfoncés. Désirant compléter l'œuvre de nettoyage avant de pousser plus loin le labour, M. Fradin prit une pioche et se mit en devoir de creuser. Il mit à jour un pan de mur. Le terrain, déblayé de proche en proche, découvrit bientôt une *fosse ovale* dont les parois étaient revêtues de briques emboîtées les unes dans les autres par des trous (cupules) et des mamelons en parfaite correspondance ⁵. Un lutage d'argile complétait le jointoiment. A chaque extrémité de la fosse, dont les dimensions étaient celles d'un homme couché, une lourde pierre levée formait seuil. Le fond était constitué par seize dalles d'argile reposant sur un « blocage » d'argile et de gravier. Ce blocage ainsi que les briques des parois latérales semblaient avoir subi une cuisson d'ensemble. Les parois luisaient au soleil comme si elles étaient vitrifiées.

Cette vitrification est, à tout prendre, explicable si l'on accepte l'hypothèse d'un feu intense allumé dans la fosse : la potasse des cendres et le sable de l'argile (fortement arénacée, en effet) ont pu donner un vernis superficiel analogue à celui de nos grès flammés qui s'obtient à température relativement basse et par la potasse (contenue dans les cendres végétales courantes), non par la soude (natron grâce auquel les Phéniciens découvrirent le verre).

Les dalles d'argile formant plancher et lutées à la glaise ne portaient, elles, aucune trace du feu, – ce qui donne à croire qu'elles furent posées postérieurement à la cuisson globale. Ceci élimine l'hypothèse, un instant avancée, d'un « four » de verrier et tend à confirmer celle d'une tombe préparée selon quelque rite où le feu intervenait.

Ayant déterré cette excavation si curieuse, le jeune Fradin fit montre d'une intelligence dont manquèrent par la suite d'autres visiteurs soi-disant plus « instruits ». Il laissa tout en place. Mais de Ferrières d'abord, de Moulins ensuite, accoururent certaines

personnes « autorisées » dont l'autorité sut, en effet, obtenir des Fradin la permission de dépecer, au nom de la science, le monument souterrain. Le saccage fut accompli après quelques objections, modèles de bon sens, de la part de ces braves paysans. Ainsi disparut, aussitôt découvert, le document central de la station. Le saccage s'étendit, d'ailleurs, rapidement par les fouilles désordonnées qui s'étendirent aux environs de la fosse. Il ne cessa qu'à l'arrivée du docteur Morlet, en avril 1925.



La fosse ovale, découverte initiale des fouilles de Glozel.

Reconstitution approximative. – Phot. Clément.

Archéologue rompu aux recherches locales, M. Morlet était le contraire d'un profane : il avait eu plusieurs contacts personnels avec le gallo-romain du centre de la France, qu'il avait même rencontré, sous forme d'un tombeau garni de poteries, dans son propre jardin, à Vichy. Il eut le mérite de fournir, d'accord avec les Fradin, un statut protecteur au précieux gisement qu'il déclara d'emblée constituer une station préhistorique, thèse à laquelle se rallièrent par la suite MM. Espérandieu, Reinach, Loth, Van Leite de Vasconcellos ⁶ et l'immense majorité des visiteurs qualifiés de Glozel. Le champ lui fut donné à bail avec la clause principale que le produit des fouilles serait partagé entre le propriétaire et les locataires et ne serait livré qu'à un musée français.

LE MUSÉE DES CHAMPS

Après deux saisons d'un travail quasi quotidien, voici le résultat : une salle de ferme est, à Glozel, devenue un petit musée, parfaitement digne d'être transporté à Saint-Germain-en-Laye. Trois grandes vitrines sont combles. Chaque objet s'y trouve rangé dans sa catégorie, suivant un ordre qui permet à l'esprit de réaliser l'indispensable synthèse.

Il faut distinguer, dans ces objets, deux grandes classes : ceux qui, propres à la station, introuvables ailleurs, la caractérisent ; et ceux qui ne diffèrent pas sensiblement d'objets découverts en d'autres sites.

Commençons par ceux-ci.

On trouve à Glozel des haches de pierre entièrement polies, d'autres polies seulement sur le tranchant, qui évoquent une époque franchement « néolithique ». Des pointes en silex semblent provenir de flèches, tandis que d'autres peuvent avoir été des burins de graveur.



Les « vitrines » du musée de Glozel.

En commençant par le haut, et de gauche à droite :

1^{ère} étagère : idoles d'argile et fragments.

2^e étagère : vases décorés de frises (celui d'extrême droite, portant des caractères, est reproduit ci-dessous).

3^e étagère : vases à masque. Celui du centre est transpercé par une racine de fougère. De nombreux galets.

4^e étagère : vases et fragments divers.

5^e étagère : une série de pendeloques

perforées semble prête à recevoir le fil qui en ferait un collier.

En bas : deux pierres de schiste ornées de gravures.

1^{ère} étagère qui touche au plafond : dalles d'argile, qui formaient le fond de la première fosse découverte par Emile Fradin. Le plan et la coupe de cette fosse (reconstitués) sont encadrés dans le tableau accroché au mur.

2^e étagère : vases à masque. Immédiatement au-dessous : tablettes écrites.

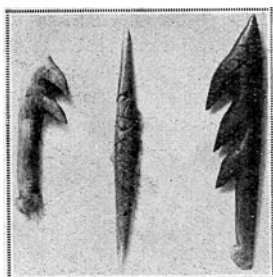
Dans la vitrine aux portes ouvertes, on aperçoit, à gauche, l'une des deux grandes tablettes écrites ; la seconde est placée sous le meuble, contre le mur, à droite.

Dans la vitrine de droite (sans portes), on aperçoit, rangés successivement, de haut en bas : une série de « bobines », puis une série de galets gravés, d'aiguilles, de harpons, etc.

Le meuble du dessous (portes ouvertes) contient encore des bobines, des vases, des fragments de vase.

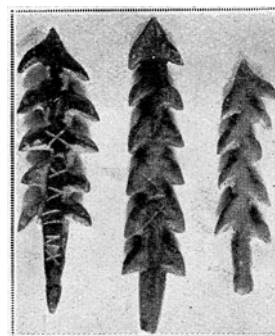
On y trouve également des aiguilles, des harpons et des hameçons à plusieurs crocs, tous outils fabriqués en os, en bois de cerf ou de renne, qui rappellent de manière frappante les instruments analogues qu'utilisaient les hommes de l'ère paléolithique. Des galets taillés en pendeloques ont pu constituer des colliers, et d'autres, percés d'un trou, purent fort bien servir de « plombs » d'immersion à des filets de pêcheur. Des anneaux, des bracelets en schiste du pays, des « simulacres » de harpons (objets non usuels, purement votifs) fabriqués

avec le même schiste ne suffisaient pas davantage à donner à la station un caractère d'absolue originalité.



Objets en os.

A gauche : un hameçon, dont le travail indique qu'il a réellement servi. A droite : un harpon, soigneusement aiguisé, ayant également servi. Au centre : un poinçon portant des marques paraissant être des signes numériques.



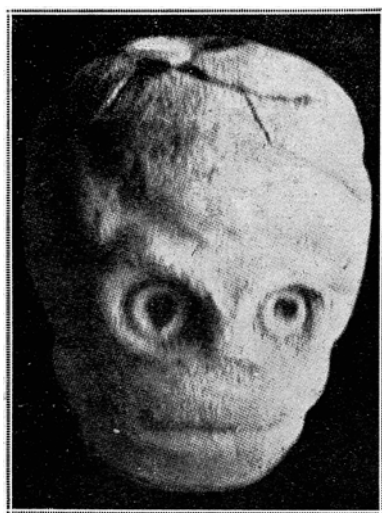
Objets similaires, en schiste.

Ces harpons, dont la facture se retrouve dans l'azilien, sont en schiste. Objets purement votifs ou funéraires, ils ne sont pas des outils. L'un d'eux porte des signes numériques (?) qui peuvent bien figurer un « tableau de chasse ».

Mais il en va autrement dès qu'on aborde la seconde catégorie d'objets. Elle est principalement constituée par une céramique absolument originale dont les pièces saillantes sont : les *vases à masque sans bouche*, les *idoles* et les fameuses *tablettes écrites*. A quoi il faut ajouter une grande variété de galets naturels ornés de dessins d'animaux et des mêmes caractères alphabétiques que les tablettes.



Vase (rituel sans doute) orné d'une spirale.



Un des vases à masque sans bouche : le sillon circulaire à la base ne correspond nullement à une bouche ; l'ouverture supérieure évoque une trépanation.



Vase orné de stries et d'une frise d'écriture.

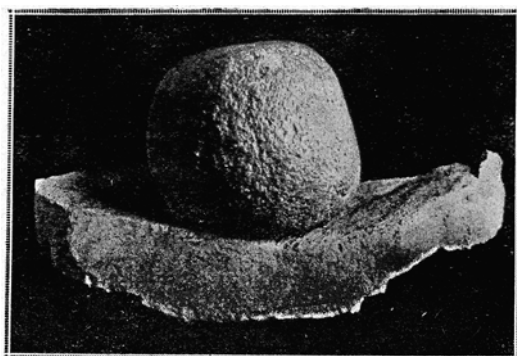
Trois vases de Glozel, de type fort différent.

Les *vases*, comme tout le reste de la céramique, sont modelés dans l'argile locale. D'une facture grossière, leurs bords, rarement évasés, se recourbent le plus souvent en une voûte formant l'image d'une boîte crânienne qui serait largement trépanée au sommet. Leur

panse est souvent ornée de deux yeux enfoncés sous des arcades prononcées. La bouche est toujours omise dans cette figuration schématique d'un visage. D'autres vases portent l'ornement d'une frise de stries. L'un des derniers mis au jour offre une inscription entourant son ouverture. Parfois, cette ouverture est déformée en manière de déversoir. Certains portent sur le flanc une spirale à six branches. Des lampes faites de la même argile semblent n'avoir jamais contenu de feu, vierges, par conséquent, de tout usage pratique.

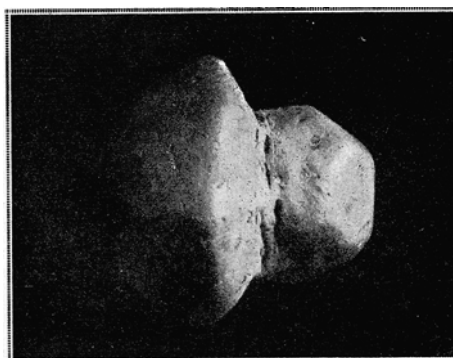
Les *idoles* d'argile sont d'une espèce si particulière que nous devons laisser aux spécialistes le soin de discuter leur signification.

Quant aux *tablettes*, elles représentent, sans contredit, les pièces les plus significatives. Leur profusion est déconcertante. Déjà, au nombre d'une centaine, elles sont toutes, à peu de chose près, du même format (10 cm x 15 cm), sauf deux d'entre elles dont les dimensions sont à peu près quadruples.



Une « meule » à farine.

La destination de cet objet, l'un des plus caractéristiques de l'« outillage » de Glozel, paraît indiscutable.



Une « houppette » à ocre.

Cet outil, bien en main, porte la trace des ongles de celui (ou de celle) qui s'en servait pour étaler sur son corps l'ocre jaune, dont une motte entière a été retrouvée en si bon état qu'elle pourrait encore aujourd'hui servir de fard.

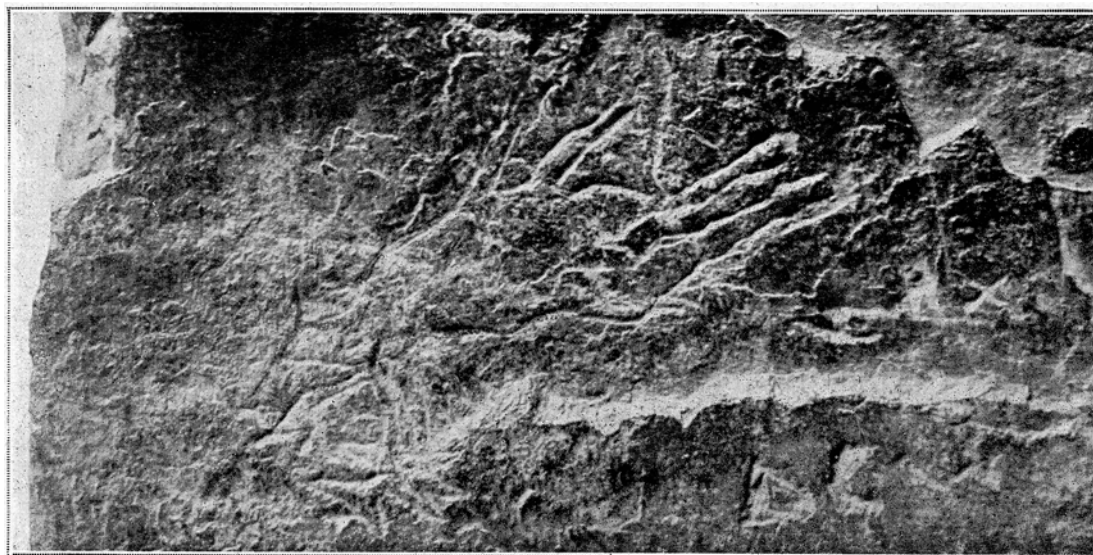
A ces deux classes générales d'objets viennent se joindre, dans le musée de Glozel, des pièces d'un caractère plus particulier. Voici, par exemple, posée à terre, une dalle formant mortier avec son pilon, un volumineux galet épousant le creux de la pierre : c'est, de toute évidence, une meule à farine. Dans une vitrine, une boule d'ocre, visiblement préparée à l'usage de fard corporel. La « houppette » destinée à l'appliquer (un timbre d'argile très bien conservé) existe à Vichy dans la collection du docteur Morlet. Voici des



Galet de Glozel fort curieux, portant des signes gravés alternativement *alphabétiques* et *idéographiques*. C'est ainsi que, selon M. Jullian, le signe supérieur représente un *fouet* et, selon M. Morlet, l'idéogramme d'un *oiseau en vol*.

fragments vitrifiés que les inventeurs ont dénommés « larmes bataviques » et qui ne sont peut-être que des larmes coulées accidentellement au cours de la cuisson de l'argile arénacée de la fosse. Un petit vase est, de même, si fortement vitrifié en surface que M. Morlet a pu le dénommer « objet en verre ». La fabrication industrielle du verre par les Glozéliens n'est toutefois pas aussi certaine qu'on l'avait cru tout d'abord.

Voici encore une pièce bien étrange : une dalle de schiste dont la surface rugueuse, écaillée par endroits, porte le dessin d'un renne mort. L'animal est couché sur le dos, le ventre ballonné, les pattes raidies. Document tout récemment découvert, et d'une grande importance, parce qu'il évoque les gravures rupestres d'époques bien antérieures.



Gravure sur dalle de schiste, représentant évidemment un cervidé mort, pattes raidies, ventre ballonné : la nature des bois semble indiquer qu'il s'agit bien d'un renne.

Le musée de Glozel contient à l'heure actuelle plus de 200 pièces ⁷. On pourrait y ajouter plusieurs vitrines, moins garnies petit-être, mais d'une qualité au moins équivalente, avec les pièces que M. Morlet a transportées à Vichy.

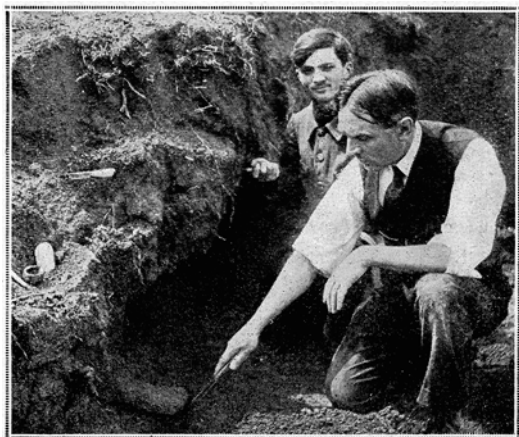
Cette précieuse collection va-t-elle demeurer là, perdue en pleins champs où seuls de rares touristes peuvent l'étudier ? A cette question, M. Morlet répond : « Tout ceci, qui est la propriété de M. Emile Fradin, doit logiquement être acheté par un musée français. M. Fradin a déjà refusé des sommes considérables de la part de musées étrangers. Quant à ma part, je déclare d'avance qu'elle suivra gratuitement celle de M. Fradin. L'ensemble ne doit pas sortir de France. » Cette offre marque suffisamment le caractère désintéressé de l'œuvre que M. Morlet accomplit à Glozel depuis deux ans, au prix de beaucoup de travail et d'argent.

LE CHAMP DES FOUILLES

Nous descendons aux fouilles situées à quelque 800 mètres, dans le fond de la vallée.

Le terrain n'a rien de théâtral. Pas de grottes, pas le moindre encaissement du sol. Au contraire, celui-ci forme un terre-plein qui surplombe de trois ou quatre mètres le ruisseau du *Vareille*, affluent du *Sichon*, qui passe à quelques kilomètres. Ce ruisseau coule au bas d'une côte assez déclive, mais entièrement cultivée. A mi-côte, une source creuse un vallonement secondaire : cette source est considérée comme un sérieux « argument » pour les tenants de la thèse gallo-romaine. Les sources n'étaient-elles pas doublées, presque toujours, de divinités locales dans le monde païen ? Il est naturel qu'un sorcier ait établi son atelier dans un tel voisinage.

Le désordre des fouilles n'est qu'apparent. On a reproché à M. Morlet de ne pas tenir un carnet de fouilles indiquant le niveau où se trouvent les différents objets. A cela, une réponse très simple : ils sont tous au même « niveau », dans le sens que les archéologues et les préhistoriens attachent à ce mot. Ils gisent dans une couche parfaitement homogène d'environ 80 centimètres, située un peu au-dessous de la terre végétale et terminée, au fond, par le sol géologique vierge. Ces objets semblent donc avoir été ensevelis, peut-être en même temps que des morts dont quelques traces d'os (un fémur, une mâchoire) ont résisté à l'action dissolvante des eaux. En tout cas, leur site ne comporte aucune des hétérogénéités de niveaux caractérisant les grottes préhistoriques où les débris se sont accumulés par strates, dont chacune équivaut à un feuillet de temps de plusieurs siècles.



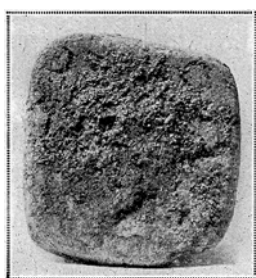
Une brique vient d'être mise au jour : la docteur Morlet la montre de la pointe de son couteau. Juste au-dessous, se termine la couche archéologique du terrain, laquelle débute, en haut, à la cote indiquée par le couteau fiché en terre (à gauche, vers le milieu du cliché). Au second plan, M. Emile Fradin.



M^{me} Morlet vient de détacher soigneusement la brique du terrain où elle était littéralement incorporée.

— Surtout, pas de fouilles de terrassiers ! avait conseillé M. Salomon Reinach lors de sa visite en août 1926.

Le conseil a été suivi : c'est au couteau que MM. Morlet et Fradin dépouillent le terrain. Ils se réservent d'entreprendre, par la suite, des travaux qui bouleverseront le sol plus profondément, quand les tranchées actuellement ouvertes seront définitivement tarées. De ces tranchées, l'une est prodigieusement fertile. Située à l'Ouest du champ, il n'est que de s'agenouiller devant son talus argileux et de travailler pour récolter. C'est ce que nous faisons. Au bout de trois quarts d'heure, nous sommes en possession de six objets : une tablette à inscriptions, une lampe, une pendeloque, un polissoir, une bobine, un galet gravé de signes alphabétiques.



La même brique après vingt-quatre heures de dessiccation à l'ombre.



La même brique après le dégagement définitif de l'écriture.

LES DIVERSES PHASES DE L'EXHUMATION D'UNE TABLETTE D'ARGILE A GLOZEL

Sur les photographies ci-jointes, on peut suivre les diverses phases de l'exhumation de la tablette d'argile. Quand le couteau approche d'un tel objet, détrem্পé par l'infiltration séculaire des eaux, à peine plus dur que l'argile environnante, il faut d'innombrables précautions pour le dégager sans l'abîmer. Une fois dégagée, la tablette doit être mise à sécher – à l'ombre, pour éviter le fendillement – pendant vingt-quatre heures. Puis, on la brosse légèrement et, au moyen d'une pointe d'aiguille, en se guidant sur les différences de coloration, l'on retrouve bientôt les sillons creux de l'écriture. Parfois les tablettes ont reçu, avant enfouissement, un enduit brun qui ressemble fort à la vase du ruisseau ⁸. Dans ce cas, leur dégagement est beaucoup plus facile.

Quelles hypothèses peut-on faire sur la nature du champ de Glozel ?

M. Camille Jullian le tient, avons-nous dit, pour l'emplacement d'un atelier de sorcier païen. « Je ne crois pas qu'il existe, dans le monde classique, un gisement de sorcellerie aussi complet que celui de Glozel », écrit-il.

Les tenants de l'hypothèse préhistorique sont, au contraire, du côté de M. Morlet qui voit dans ce champ un lieu d'ensevelissement, le cimetière d'une tribu importante qui devait habiter la vallée du *Vareille*. Le lieu est en effet tel que le choisirait pour la conservation des sépultures une commune ayant à vivre dans ce bas-fond. A l'abri des ravissements de l'eau, exposé au soleil, le terre-plein est tout indiqué.

C'est ici qu'on aperçoit tout le dommage causé par la destruction initiale de la « fosse ovale ». Mais voici qu'immédiatement après notre visite, le dommage s'est trouvé en partie réparé par la découverte, le 14 et le 21 juin, de deux nouvelles fosses qui sont indiscutablement des *tombes*. Ouvertes en présence de MM. Espérandieu, de l'Institut, Audollent, le célèbre épigraphiste de l'Université de Clermont-Ferrand, Olov Jause ⁹, professeur à l'École du Louvre, attaché au musée de préhistoire de Saint-Germain, et deux savants étrangers ¹⁰, les fosses ont livré des fragments de squelette humain et tout un mobilier funéraire presque uniquement composé d'objets *votifs* analogues à ceux que nous avons cités. La première de ces deux tombes en contenait soixante-douze.

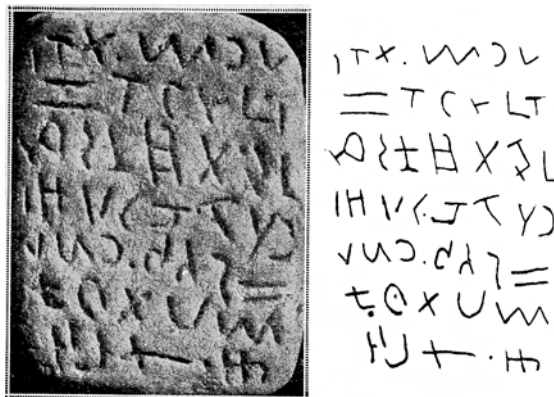
CHEZ LE SORCIER GALLO-ROMAIN

Il ne nous appartient pas d'intervenir dans le débat qui s'est élevé sur Glozel. Cependant, l'antithèse des thèses en présence est si curieuse que nous essaierons d'en donner un aperçu.

Je ne connais pas d'épreuve plus déconcertante pour un esprit fêru de logique et soucieux d'impartialité que la succession des visites d'information que j'ai faites à M. Camille Jullian, d'une part, à MM. Salomon Reinach et J. Loth, de l'autre. Des deux côtés, une certitude absolue. Une différence, toutefois : M. Camille Jullian a nié, du premier coup, le préhistorique de Glozel en se prononçant pour le gallo-romain. Tout au contraire, ses adversaires de l'Institut, après avoir commencé par croire également au gallo-romain (M. Reinach n'a-t-il pas, à un certain moment, poussé le bon vouloir jusqu'à « lire » *Iesum Christum* sur les fameuses tablettes ! ¹¹), ont changé d'opinion à mesure que se déroulaient les fouilles, – surtout après une ou plusieurs visites personnelles au « champ magique ».

M. Camille Jullian, retranché derrière son érudition admirable et sa connaissance familière de la Gaule du Bas-Empire, est en train de développer sa thèse dans la *Revue des Etudes anciennes* ¹². Il donne plusieurs exemples de ses « lectures ». Nous reproduisons l'une d'elles. Les caractères seraient d'écriture latine cursive, maniée par une main peu lettrée (un sorcier n'est pas tenu d'écrire comme un tabellion) comportant de multiples abréviations (il s'agissait de rites d'envoûtement où les mots essentiels, voire leurs initiales, importaient seuls, avec le nom du client ou de la victime du client) et, de plus, intercalée de *signes* magiques, nullement alphabétiques, tels que l'*échelle*, le *fouet*, la *fourche*, la *croix* (sous réserve), le *serpent* (d'apparence S) et, peut-être, le *lézard*. Inutile de dire que toutes ces interprétations sont justifiées par une bibliographie d'une érudition inouïe. A ces signes, il faut ajouter, toujours d'après M. Jullian, des « pseudo-lettres » ayant un sens ésotérique, déjà signalées par Wünsch à propos de tablettes « séthianiques » provenant de l'atelier de

sorcellerie de Pergame. Ces pseudo-lettres sont l'un des problèmes pendants aux yeux des épigraphistes. Elles seraient des caractères grecs symbolisant les divinités égyptiennes (Isis, Osiris, etc.) que les sorciers romains auraient adoptées sans qu'on sache trop pourquoi. Mais les sorciers sont-ils tenus de savoir ce qu'ils font ?



Lecture d'une brique par M. Camille Jullian.

Cette suite de mots abrégés se traduit par la phrase latine rétablie :

*Ita. Movet (o) oblatos, xali huc,
ut Tyc (h) e li (get) oxum Lupi Cnei futi (toris). Hic.*

Les formules initiale et finale *Ita* et *Hic* marquent le début et la fin de l'incantation, ce qui explique la présence du point après la première et avant la seconde. Le sens serait alors : ECARTE LES OFFRANDES (*oblatos*, solécisme pour *oblata*), SAUTE ICI (*xali*, déformation de *sal*) AFIN QUE TYCHÉ NOUE L'AIGUILLETTE DE LUPUS CNEIUS (qualifié de FUTTORIS, insulte intraduisible).

3^e ligne : avant le mot « xali », est figurée l'échelle, meuble courant de l'atelier magique et du haut de laquelle le client devait effectivement sauter.

5^e ligne : le nom de l'envoûté est écrit à l'envers, suivant un rite connu.

On remarque l'E « couché » (deux traits parallèles), le B, simple trait demi-barré, sans panses. Ce sont là, selon M. Jullian, les seules originalités de l'écriture gallo-romaine de Glozel. Le C de Tyché est renversé, l'O est incomplètement fermé.

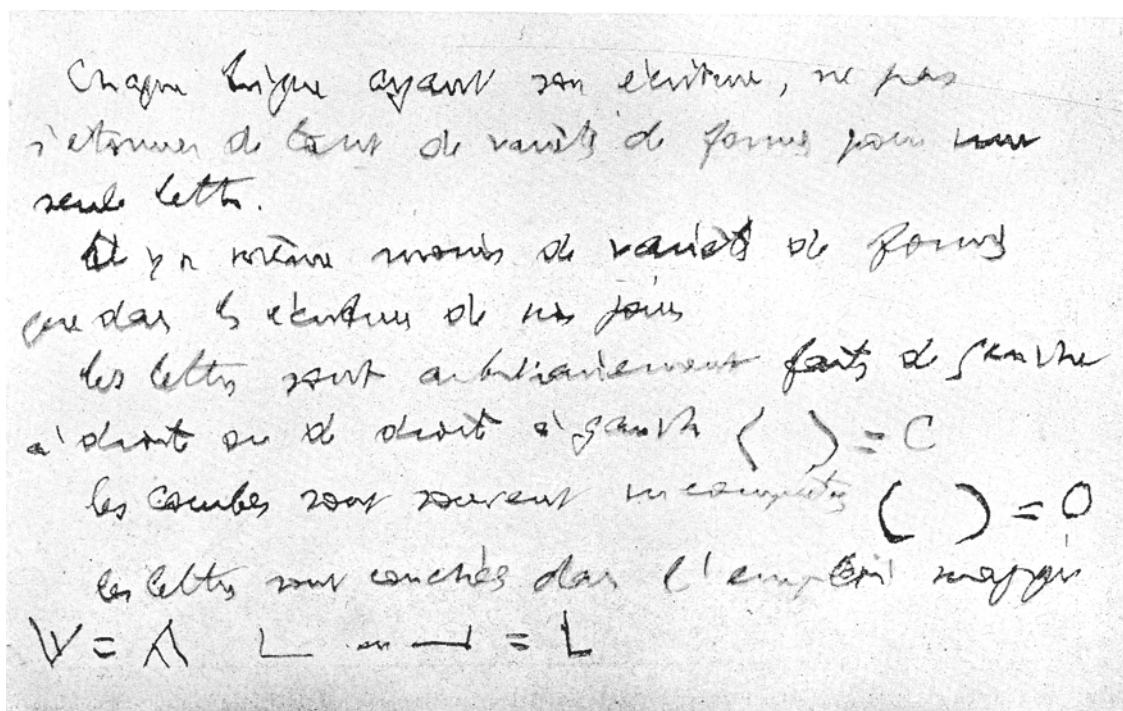
Dans l'autographe ci-dessous, M. Jullian explique ces singularités.

Armé de ce plan d'attaque, M. Jullian lit fort bien les incantations de Glozel. Le démon *Seth* oriental cède la place, à Glozel, à certain confrère du nom de *Tychon*, génie « de la pire espèce », agent d'envoûtements érotiques que déjoue la bonne divinité *Tyché*. Celle-ci se rencontre sur les bas-reliefs antiques comme une déesse Fortune beaucoup plus sage que la Fortune classique aux yeux bandés, puisque d'abord elle regarde clair et droit devant elle et qu'ensuite elle a délaissé sa roue en faux équilibre pour un gouvernail. Le drame de l'incantation magique se passe donc en des adjurations savamment balancées à *Tychon* et à *Tyché*, selon qu'il s'agit d'envoûter ou de désenvoûter. Ces formules sont d'une monotonie désespérante et ne valent pas, aux yeux de M. Jullian, l'effort de lecture qu'elles coûtent.



Deux « bobines » d'argile.

Celle de gauche a été assimilée par M. Jullian à une « poupée d'envoûtement » perforée sur son côté droit et portant des traces de ligatures « rituelles ». M. Morlet et ses partisans voient, au contraire, dans ces traces, celles du fil du tisserand. La seconde forme de bobine (à droite), qui ne peut être une poupée, plaide singulièrement pour cette thèse.



Cet autographe de M. Camille Jullian expose sa thèse et la justifie... par l'exemple.

Analysez cette « cursive » du savant épigraphiste, et jugez des déformations qu'elle inflige à nos caractères usuels. Ajoutez à cela son explication (6^e ligne) : « *Les lettres (de Glozel) sont arbitrairement faites de gauche à droite ou de droite à gauche...* » Suivez les exemples qu'il donne du C anguleux, tourné soit à droite soit à gauche, des O en « croissant » indifféremment orienté, et de l'L placée tour à tour dans chacune des positions qui font la symétrie du monogramme de Louis XIV sur la façade du Louvre, et vous conviendrez de l'ingénieuse logique de M. Jullian.

Les adversaires de M. Jullian ne se contentent pas de ce travail prodigieux d'*épigraphiste*. Ils demandent des explications touchant les objets trouvés. M. Jullian a réponse à tout.

– L'ensemble des objets en argile, dit-il en substance, ne constitue ni des vases funéraires, ni des « bobines de tisserand », ni des idoles cultuelles, mais uniquement des pièces d'envoûtement. Voici le trou qui est la trace du coup de stylet « au foie » porté par le sorcier au côté droit de la statuette. Il ne frappait jamais au cœur. Les vases à masque sans bouche ? Il me suffit qu'ils aient des yeux, déclare M. Jullian. Et ces yeux ont, eux aussi, reçu l'offense du coup de stylet, du fer rouge, peut-être geste d'envoûtement ! Les vases ornés, les lampes ? Ces objets, remarquez-le, n'ont jamais servi. Ils étaient fabriqués sur les lieux pour un usage rituel exigeant leur virginité d'œuvres serviles. Les bobines ? Si elles ont servi de pelotes à fil, ce fut probablement en manière de toupies que le sorcier lançait en l'air tout en récitant ses formules. Ce sont les « rhombi » magiques dont parlent Ovide, Properce, Martial, Lucain. Ils valent bien l'as de pique de M^{lle} de Thèbes ! Les « larmes bataviques » ? Cristallomancie. Les sorciers païens usaient du verre fondu jeté dans l'eau. La larme batavique, bien réussie, explose ensuite à froid, sans cause apparente, au moindre érafllement. (C'est, en effet, un beau phénomène. Une larme batavique, en explosant, dégage une pression de plusieurs tonnes au centimètre carré.) Cela devait impressionner les visiteurs autrement que le moderne marc de café.

– Mais les objets nettement préhistoriques ? Les haches polies, les silex, les harpons ?

– Certains, dit M. Jullian, pourraient être contestés : là où certains préhistoriens voient un harpon qui, du seul fait d'être en schiste, n'est pas un instrument de pêche, je verrais aussi bien l'image du rameau de laurier dont la signification magique n'est pas douteuse. Mais souvenons-nous de l'extrême importance que les premiers chrétiens attachaient à ce que les paysans modernes ont longtemps appelé « pierres du tonnerre » et

qui ne sont que des haches préhistoriques. Les fondations de basiliques (hier encore, une pierre sépulcrale découverte à Rions) s'associaient des haches préhistoriques. Les sorciers collectionnaient tout ce qu'ils rencontraient d'étrange. Ils gravaient ensuite leurs signes cabalistiques : d'où la profusion des objets préhistoriques de Glozel.

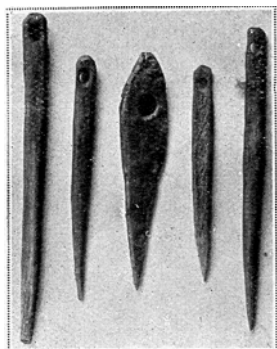
– Mais pourquoi ces dessins d'animaux ?

– Ce sont des animaux à pouvoir magique, le cerf principalement. Saint Jérôme a stigmatisé ce culte superstitieux des *bestiæ portentosa*. Sur les vases d'argile, là où mes adversaires aperçoivent un « signe solaire », je ne vois que la symbolique « étoile de mer », animal magique au premier chef.

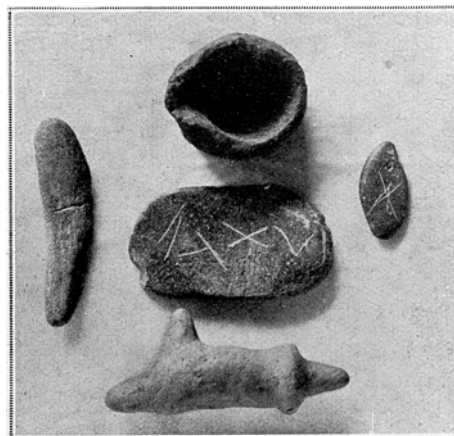
CHEZ LES GLOZÉLIENS

Tout envoûtés de la parole enchanteresse de M. Jullian, il nous faut cependant aller prendre maintenant celle des « Glozéliens » qui refusent de quitter l'âge préhistorique.

Ils insistent sur l'homogénéité du mobilier recueilli. Ils ne contestent pas qu'il soit assez particulier ; c'est tout naturel, puisqu'on est sur un lieu d'ensevelissement. Mais enfin, pourquoi n'y a-t-il à Glozel que des haches dont aucune n'est de l'époque paléolithique ? Et pourquoi, par exemple, les harpons évoquent-ils les harpons *aziliens*, c'est-à-dire d'un âge néolithique ? Les dessins représentent des cervidés d'une facture nettement parente de l'art magdalénien, *bien qu'il s'agisse ici d'un art assez dégénéré* qui, d'ailleurs, va totalement disparaître à l'époque azilienne. Ne convient-il pas, en conséquence, de situer la fabrication de ces objets postérieurement à l'âge classique du renne (paléolithique le plus récent) et antérieurement à l'âge du néolithique le plus récent (Mas d'Azil) ? Glozel marquerait donc l'intermédiaire, jusqu'ici absent de la chronologie préhistorique, reliant le paléolithique au néolithique proprement dit. On peut donc appeler cet âge un *néolithique ancien*. Telle est, en gros, la thèse de MM. Morlet et J. Loth.



Aiguilles en os, rappelant singulièrement la facture des outils identiques de l'âge du renne (paléolithique).



Différents objets découverts, en une demi-heure, en présence de l'auteur de cet article.

En haut : une « lampe » d'argile, objet votif. – *Au-dessous* : à gauche, une lime à os, ayant visiblement servi. Puis, deux galets, dont l'un porte des signes alphabétiques analogues à ceux des tablettes et l'autre, perforé, représente sans doute une pendeloque. – *En bas* : une « bobine » d'argile.

Le préhistorien universellement réputé qu'est M. l'abbé Breuil s'est rendu à Glozel ¹³. Pas un instant il ne met en doute l'âge *préhistorique* de la station. Il est vrai qu'il déclare ne pouvoir se prononcer sur la période exacte, à tel point qu'il a émis un instant l'hypothèse d'une civilisation sporadique importée d'Orient, avec un alphabet du type égéo-crétois. Peu

importe. L'âge préhistorique n'est pas nié par ce spécialiste. Pour l'instant, c'est l'essentiel. Et il faut bien noter qu'aucun visiteur de Glozel, même M. Audollent, de la Faculté de Clermont, dont l'autorité en matières gallo-romaines ne fait pas de doute, n'a consenti à adopter la thèse de M. Jullian.

Un argument très fort de la thèse préhistorique est encore celui-ci : comment se fait-il qu'on ne trouve à Glozel aucun, absolument aucun objet ou fragment d'objet indiscutablement gallo-romain, aucune trace de fer ? (Un instant, on avait cru à la présence de fer : on était en présence d'un « carrelet » de charrue moderne.) Le sorcier envoûteur, cristallomancien, écrivain public, graveur, s'il ne possédait aucun outil de métal (puisque, si l'on en croit M. Jullian, le métal était proscrit des rites magiques), au moins recevait-il de l'argent. Il n'a donc jamais perdu, dans son atelier, un sou à l'effigie de Probus ou de Théodose ? Il n'avait pas davantage de poteries d'usage pour son service personnel ? Et quel collectionneur de préhistoire ! Avec quel soin le sorcier a dû sélectionner dans ses recherches un mobilier préhistorique homogène ne descendant pas au-dessous de l'azilien, ne remontant pas jusqu'au magdalénien et contenant, en outre, toute l'ordinaire série des haches, des grattoirs, des burins, des pendeloques, des harpons, des hameçons, des fusaiöles, des aiguilles ? Car, à côté des objets « votifs » destinés à l'ensevelissement, il en est qui ont véritablement servi, qui portent la trace évidente d'un aiguisement méthodique. Et, personnellement, j'assistai à la mise au jour d'un polissoir que M. Morlet jugea aussitôt d'une grande importance comme étant une lime à os ou à bois de renne. Une telle proximité de l'outil et de la chose fabriquée ne peut qu'évoquer l'ouvrier, c'est-à-dire l'homme vivant, le « Glozélien » .



Deuxième tombe explorée le 21 juin 1927, en présence de M. Espérandieu, délégué officiel ¹⁴ de l'Académie des inscriptions, et de M. Audollent, correspondant de l'Institut.

Le trou noir, en bas et à droite, est l'entrée Nord de la tombe ; cette entrée, trop étroite pour permettre le passage d'un homme, a dû être agrandie en enlevant les pierres de la partie supérieure (remises en place sur cette photographie). La partie sombre qui se trouve au second plan, au pied des poteaux, est une excavation conduisant à l'ouverture Sud et faite pour éclairer la tombe pendant l'exploration ; entre les deux excavations, le sol herbeux sur lequel a poussé un plan de genêts. A gauche de la photographie, on voit le début de la tranchée Ouest où fut trouvée la première lime à os complète.

Qu'était cet homme ? A quel degré de civilisation était-il parvenu ?

Il chassait, puisqu'il dessinait le renne, suivant une technique de réminiscence magdalénienne. Le renne exista donc en France à une date bien postérieure à celle que les préhistoriens fixaient, jusqu'ici, pour sa disparition ? Mais n'existe-t-il pas des ours dans les Pyrénées, des chamois dans les Alpes, qui sont en voie de disparition bien que leur présence soit millénaire ? N'existait-il pas en Russie, avant 1914, un dernier troupeau d'aurochs qui aurait maintenant disparu ? Le renne ne pouvait-il vivre dans le climat adouci mais frais que possédait le centre de la France, longtemps après que les magdaléniens eurent disparu ? Les zoologistes ne nient pas cette possibilité. On a importé des rennes, dans le massif de la Grande-Chartreuse. Ils y vivent très bien. Sait-on s'ils ne vivraient pas, de même, dans le Forez ?

Mais les figures des galets sont-elles bien des images de rennes ? Pourquoi pas de cerfs ? D'après l'examen des pièces, un zoologiste réputé, M. Brinckmann, directeur du musée de Bergen où vivent des rennes domestiqués, ne doute pas que les animaux représentés soient les frères de race de ceux qu'il observe chaque jour. Il fonde son dire sur les bois dont un dessinateur même très malhabile ne pouvait manquer de noter exactement les ramifications spécifiques. A quoi M. Brinckmann ajoute le « port du cou », attitude qui, d'après certain galet, n'est ni d'un cerf, ni d'un élan.

D'ailleurs, le renne devait être fort rare à l'époque glozélienne : ses hardes ne devaient pas être aussi denses qu'aux temps magdaléniens, ce qui expliquerait le développement de l'art du tissage chez les tribus glozéliennes pour lesquelles le renne n'était qu'un appoint.



PHÉNICIEN. GLOZÉLIEN.

Fragment d'un tableau dans lequel M. Morlet rapproche les 109 caractères de l'alphabet glozélien de caractères semblables, tirés de l'alphabet phénicien.

Il ne saurait être question d'une recherche de signification, ni même d'une identification phonétique, laquelle n'existe même pas dans nos langues vivantes. (Voyez l'A en anglais et en français.) Ce parallèle invoque seulement les similitudes graphiques. M. Morlet a, d'ailleurs, établi un semblable rapprochement avec les alphabets *étrusque*, *ombrien*, *osque*, *dorien*, *argien*, *ionien*, etc. C'est un exercice classique grâce auquel, par exemple, le savant anglais Flinders Petrie montre, dans son Atlas des alphabets, que l'A, l'O et beaucoup de nos caractères courants sont communs à presque tous les alphabets connus, y compris celui de la XII^e dynastie égyptienne, demeuré inintelligible, comme beaucoup d'autres. En tout cas, plus l'alphabet est ancien, plus nombreux sont ses caractères. Par contre, grâce aux vues théoriques qu'il expose dans l'autographe de la page précédente, M. Jullian réduit l'alphabet glozélien aux 24 lettres classiques.

Quant à l'alphabet glozélien, fut-il autochtone ou importé ? Les deux hypothèses sont plausibles. M. Morlet veut que ses Glozéliens soient les inventeurs de ce graphisme dont les alphabets égéo-crétois, phéniciens, égyptiens anciens, seraient dérivés. Il a identifié douze caractères glozéliens à certains signes alphabétiformes relevés dans les grottes magdaléniennes. Pour lui, la lumière alphabétique a progressé, contrairement à l'autre, de l'Occident vers l'Orient. Cependant, l'hypothèse inverse, d'une incursion de navigateurs remontés de la Méditerranée, est également plausible.

CONCLUSION

On aperçoit toute la largeur du fossé qui sépare les partisans chaque jour plus nombreux du néolithique du camp gallo-romain où M. Jullian s'est retranché. Pour moi, naturellement, je m'abstiens de prendre parti dans une querelle aussi savante. Qu'il me soit

permis toutefois d'affirmer ceci : aucun objet n'est faux à Glozel. Rien n'a été fabriqué pour les besoins de la cause, pas même les deux grandes tablettes d'une écriture plus précise, par conséquent moins facile à interpréter (au cas où la thèse gallo-romaine serait fausse), et qui sont précisément les seules que M. Camille Jullian déclare indéchiffrables quoique formées de caractères qu'il identifie individuellement. M. Jullian ne craint pas de considérer ces pièces comme rapportées au gisement, tout en se défendant d'accuser les inventeurs actuels. Mais alors ?...

Je tiens donc à donner mon témoignage le plus formel à MM. Morlet et Fradin qui sont (il faut les avoir vus à l'œuvre) absolument incapables d'une supercherie.

Que cette nouvelle difficulté de la thèse gallo-romaine ne décourage pas son promoteur. Il est bon que, dans un conflit de cette importance, chacun apporte ses suprêmes arguments. Et, très certainement, si la science de M. Jullian ne parvient pas à faire triompher le sorcier de Glozel, personne n'y réussira. Glozel, exorcisé de tout charme magique, sera donc alors – mais alors seulement – la plus curieuse des stations néolithiques.

JEAN LABADIÉ.

¹ De fait, de la Montagne bourbonnaise.

² Nouvelle station néolithique, quatrième fascicule, « Le néolithique ancien », mai 1927.

³ Il visite Glozel le 18 août 1926.

⁴ Claude Fradin, grand-père d'Emile Fradin, est propriétaire depuis huit ans du domaine que son père avait cultivé comme métayer quatre décennies durant.

⁵ Il n'existe pas de briques jumelles à mamelons. Les vestiges qui peuvent en laisser croire l'existence sont seulement des fragments d'un « mortier » d'argile figé par la cuisson et ayant pris la forme négative des cupules.

⁶ Confusion de deux défenseurs de Glozel, José Leite de Vasconcellos et Arnold van Gennep.

⁷ Nombre de pièces des collections largement sous-estimé au milieu de l'année 1927.

⁸ « Avec engobe » est l'expression qu'emploie Morlet pour les distinguer.

⁹ Olov Janse.

¹⁰ Outre M^{lle} Picandet, institutrice, Emile Nourry (le folkloriste Saintyves) et John de Klercker prennent part à cette ouverture de la tombe n° 2. En ce qui concerne la tombe n° 1, elle avait été vidée dans l'urgence par Emile Fradin et Antonin Morlet, de fortes pluies menaçant le mobilier d'argile cuite qu'elle contenait.

¹¹ Il y lit en fait le nom du Christ en grec.

¹² « Au champ magique de Glozel », *Revue des études anciennes*, 1927, pages 157-186, 295-299, 377-390 ; 1928, pages 63-67, 107-114, 205-210, 302-306 ; 1929, pages 37-41, 151-160, 327-333.

¹³ Il visite le gisement et les collections du 19 au 22 octobre 1926 et pratique des fouilles le 22 octobre avec Joseph Loth et Antonin Morlet.

¹⁴ C'est à titre privé qu'Emile Espérandieu procède à cette exploration. Toutefois, il adresse ensuite un rapport à ce sujet à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.